Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 21

Artikel: Les gros verres sur les petits
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185795

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

viserait de reprocher au torrent ses cailloux, ses écarts, ses bouillonnements ? L'avalanche entraîne avec elle les rochers, les maisons, les arbres brisés. C'est l'avalanche. Si elle se faisait ronde et douce, et mesurée et clémente, elle ne serait que la boule de neige. Il y a des taches au soleil. Le soleil n'en est pas moins la lumière et la chaleur. La terre produit des poisons, l'air apporte des miasmes, l'eau fait l'inondation, le feu fait l'incendie. Qui pense au poison en regardant le blé, aux miasmes en respirant la vie, à l'inondation en contemplant les grands horizons verts des pâturages et des forêts, à l'incendie en voyant la lumière ? Victor Hugo est un grand poète, un grand penseur, un grand artiste ; il est le plus grand génie lyrique de la France, peut-être du monde ; il est surtout une force de la nature.

Par l'œuvre de Victor Hugo, la critique est vaincue : de gré ou de force, elle doit déposer les armes. On ne juge pas l'homme de génie comme on juge un homme de talent. Ce n'est point un vain respect, c'est la raison même qui le veut. Là est l'erreur des jeunes gens qui, tout fiers encore de leur savoir, prennent leur bonne plume d'Aristarque pour reprocher à Victor Hugo, qui des incohérences, qui des enflures, qui un barbarisme, qui une construction bizarre. D'autres vont jusqu'à lui donner des conseils. Et ils font cela sans rire ! Sermonner l'ouragan ! Infliger des pensum à la forêt pour ses ronces et ses broussailles, donner la férule à la montagne à cause de ses cavernes et de ses précipices ! Pour nous, quand nous lisons Victor Hugo, un seul sentiment nous possède, celui de l'admiration. »

Après avoir analysé les diverses parties de l'ouvrage et en avoir fait ressortir toutes les beautés, M. Houssaye cite le magnifique acte de foi, hymne sublime, qui termine le poème. Jamais, nous semble-t-il, la poésie n'a proclamé l'existence de Dieu en termes plus dignes et plus élevés :

Il est ! mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
Ne peut balbutier distinctement ce verbe !
Il est ! Il est ! Il est ! Il est éperdument !
. . . . . .
— Il est, puisque la femme
Berce l'enfant avec un chant mystérieux ;
Il est, puisque l'esprit frissonne curieux ;
Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître,
Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas le droit d'être !
Il est, puisque César tremble devant Patmos ;
Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science.
Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience.
Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit !
La pensée en montant vers lui devient géante.
. . . . . .
Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.
Il est ! Il est ! Il est ! sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.

Les gros verres sur les petits.

Un pauvre ouvrier maçon, très consciencieux dans son travail et d'habitude très sobre, entraîné par quelques camarades, s'était laissé aller à boire plusieurs petits verres d'eau-de-vie qui le mirent dans un état d'ébriété complète. Il s'en retournait faisant force zig-zags et cognant un mur par-ci par-là en longeant la rue du Pré, lorsqu'il rencontra un autre maçon aussi en goguette.

— Adieu, Joseph, lui dit ce dernier, viens, nous voulons boire un verre.

— Une autre fois, j'ai déjà trop bu... c'est ass... assez comme ça pour aujourd'hui.

— Allons donc ! fit l'autre en le tirant par le bras. Je paie un demi-litre... que diantre !

La porte de la pinte voisine était ouverte. Ils firent trois pas et s'y installèrent. Et les demis-litres se succédèrent au point que le pauvre Joseph eut la plus grande peine à regagner son domicile.

— Eh ! s'écria sa femme confondue d'étonnement, qui peut t'avoir mis dans un état pareil ?...

— Lai... lai... laisse-moi... je suis bien malade.

. . . . . .

Quand la tête alla mieux, quand l'estomac fut un peu libre, Joseph se souvenant qu'il avait commencé par des petits verres et fini par des grands, poussa un soupir d'angoisse et s'écria en bon et vrai maçon qu'il était, en homme convaincu qu'il faut toujours bâtir sur des bases solides :

— Ah ! je savais bien que ce *raguillage* ne pourrait pas tenir !

Origine de la langue allemande.

Nous n'avons nullement l'intention de faire ici une méchante plaisanterie à l'adresse de nos chers confédérés de la Suisse allemande, mais nous ne pouvons nous empêcher de reproduire cette curieuse boutade donnée par un journal de Naples, persuadés qu'ils s'en amuseront comme nous :

« Nous avons appris dès l'âge le plus tendre que les langues tirent leur origine de la tour de Babel, la tour de la confusion.

» La tour titanique était déjà arrivée à son premier étage, quand un maçon qui avait besoin de briques cria à un manœuvre qui flânait au pied de la muraille : — Monte-moi des briques ! *e presto, pigro !*

» Le manœuvre qui commençait à confondre les mots remplit un baquet de mortier au lieu de briques, et le hissa au moyen d'un treuil. Quand le baquet fut arrivé à la hauteur du maçon :

— « *Stop !* » s'écria celui-ci, qui commençait déjà à parler anglais.

» En s'apercevant de l'erreur commise, le maçon entra dans une grande fureur, et apercevant le manœuvre qui le regardait bêtement d'en bas la bouche béante, il prit une grosse truellée de mortier et la lança juste dans le gosier du malheureux.

» Celui-ci, après bien des efforts et des contorsions, put articuler quelques sons rauques, broyant des consonnes, étouffant des voyelles..... Enfin, il